QUOTIDIEN - 25 CENTIMES.

--LA PLUS FORTE-- VENTE DE LA RÉGION
LILLE. 164. Rue de Paris
PARIS. 43. Bd Haussmann

JOURNAL D'INFORMATION

L'Egalité de Roubaix — Tourcoing

VENDREDI 9 JUIN 1933

BUREAUX :
ROUBAIX | Téléph. 9-51
45, rue de la Gare, 45
TOURCOING | Téléph. 9-85
3, rue Fidele Lehoucq

DIRECTRICE : Mme Eug. GUILLAUME.

ENQUETE A MAUBEUGE

DANS LES « FORTIFS » avec les « Clochards »

IV. -- SILHOUETTES ET CROQUIS

Les « Fortifs » de Maubeuge ne sont pas le domaine exclusif des miséreux qui ont élu domicile dans les casemates abandonnées. On y rencontre des hôtes de passage, des flâneurs et aussi des « travailleurs ».

Un des lieux les plus « riches » des quartiers des remparts c'est le terrain vague dont la ville a fait le dépôt des immondices. Là, tous les matins, à l'heure où les tombereaux de l'entreprise de balayage viennent déverser cendres et détritus recueillis à travers les rues de la cité, accourent un certain nombre d'actifs prospecteurs.

Les premiers sont les gens des casemates. C'est tout naturel, ils sont sur place. Mais il vient aussi quelques autres types assez curieux, bien dignes d'entrer dans la grande confrérie de la « cloche ». Nous ne pouvons vous les présenter tous. Il en est cependant quelques-uns vraiment pittoresques dont le portrait mérite d'être esquissé.

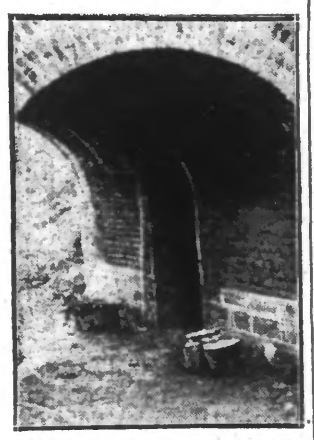
Joseph

Joseph frise la soixantaine, il a le cheveu gris, l'œil vif et le sourcil en broussaille. Sa famille était modeste mais honorable. Les parents, proches ou éloignés occupent des situations régulières. Il eût pu faire comme eux, choisir un travail constant et normal, et vivre à l'abri du souci et du besoin. Mais il possédait à un degré aigu l'amour de la fantaisie et de la variété.

La tâche uniforme, sous la surveillance d'un patron, ou dans la monotonie de l'usine était contraire à ses goûts. Il a préféré la vie au grand air et l'instabilité. Toutefois, ses dispositions vagabondes n'ont pas dépassé le cadre du « patelin ». Il est resté Maubeugeois et possède un domicile. C'est même là la cause du plus gros, du plus absorbant de ses soucis : le terme. Bien que sa situation de « fortune », ses moyens d'existence, son allure générale, l'apparentent fort à ceux de « la cloche » il regarde ceux-ci avec un peu de mépris et pénètre très nettement la notion de sa supériorité. Il a un « chez soi ».

C'est loin d'être luxueux. C'est une habitation tout à fait curieuse et très rudimentaire, mais enfin, c'est « sa » maison. Et chaque quinzaine, le terme échoit avec une désespérante régularité et une effrayante exactitude: 20 francs.

Deux fois par mois, l'instant douloureux se reproduit. Joseph y pense pendant quinze jours, et pendant quinze jours il amasse sou par sou au fond d'un petit sac crasseux qui ne le quitte jamais, l'argent du loyer. C'est surtout pour cela que, lorsque la « chine » n'a pas rendu, il se décide à travailler. Sinon, il pourrait presque vivre sans argent. Le problème de la nourriture est celui qui le préoccupe le moins. Il a, au cours de sa tournée élargie qui englobe Maubeuge, Hautmont, Louvroil, Ferrière, etc., de nombreux et généreux fournisseurs : bouchers, charcutiers, fruitiers, épiciers, qui assurent presque abondamment son ravitaillement. A la saison de l'arrachage des pommes de terre, il constitue ses provisions pour plusieurs mois, mais en allant glaner sur les champs après les récoltes Il a un sac, une petite pioche et du flair pour découvrir les tubercules oubliés sous les mottes.



Quand les solides casemates se seront effondrées sous le pic des démolisseurs...

En autre temps, il accumule ses réserves d'escarbilles et de bois de chauffage. Quand il travaille, une journée parci, une journée par là, à bêcher un bout de jardin, à scier du bois, à vidanger une fosse d'aisance (tous les travaux lui conviennent pourvu qu'ils ne durent pas trop longtemps). Il fait des prix raisonnables, mais exige d'être nourri. La question vestimentaire est aussi très bien résolue. Des amis généreux y pourvoient. Il nous a avoué qu'il avait chez lui des « loques » pour être habillé jusqu'à la fin de ses jours.

Joseph est disert. Avec lui, la conversation ne chôme jamais. Il a, sur toutes les questions, des vues originales Il aborde avec la même compétence, les sujets les plus divers : la météorologie, le jardinage, l'agriculture, les travaux d'édilité, les problèmes économiques, la politique. C'est surtout dans ses applications sociales que celle-ci l'intéresse. Il est optimiste. Il attend avec patience le jour où les miséreux de son espèce seront enfin protégés par des lois généreuses, où la mendicité sera une espèce de dîme obligatoire prélevée sur la fortune, et soustraite aux tracasseries des gendarmes et surtout (c'est sa marotte) où les propriétaires ne seront plus autorisés à percevoir le prix des loyers.

Joseph mourra sans doute sans avoir vu cet âge d'or, mais sans avoir perdu l'espoir de le connaître.

Une charmante pauvresse

Elle a 80 ans. Elle est délicieuse. Elle est alerte et vive en dépit de ses reins cassés et de ses vieilles jambes. Elle a le visage rose et frais comme celui d'un enfant, des joues rondes à peine ridées et des yeux brillants qui rient sans cesse. Son âme a gardé aussi la fraîcheur et la naïveté de la jeunesse.

D'ailleurs elle est loin de fréquenter le monde des « clochards » et si nous parlons d'elle c'est par antithèse et pour montrer que la plus extrême pauvreté ne revêt par forcément l'apparence sordide qui en fait un monde à part.

Car la vieille demoiselle — avons-nous

Deux hôtes des remparts devant leur « palais »

dit qu'elle était demoiselle ? — vit dans la plus complète indigence.

Elle sollicite la charité, mais dignement, gentiment, sans humilité fausse et sans forfanterie. Elle n'est d'ailleurs pas exigente. Avec vingt sous elle fait des miracles. Son budget est une merveille de science et de prévoyance. Il ne dépasse guère, loyer compris, quelques dizaines de francs par mois.

La bonne demoiselle ne se rencontre guère avec les « clochards » que par les froids matins d'hiver, à l'heure où les opérations de recherche des escarbilles dans les poubelles et les tas d'ordures battent leur plein. Elle s'acharne sans rien dire à sa besogne, les mains bleuies par le froid. Et puis elle s'en va lentement avec son sac sur le dos, encore plus menue, encore plus cassée. Mais ses yeux rient quand même.

Humble fille sans défense, habituée aux ouvrages pénibles, elle a gagné la vieillesse sans pouvoir ramasser un sou pour le lendemain, sans bonheur, sans joie. Elle est heureuse de son sort. Et quand on lui dit : « Mademoiselle, — car chacun lui parle poliment, aimablement — pourquoi donc ne vous êtes-vous pas mariée ? », elle répond dans un sourire : « Ma foi, je n'ai jamais eu le temps d'y penser ».

Quand les remparts disparaîtront

Et après cette halte reposante au sein de la pauvreté digne et aimable retournons vers nos hôtes des « fortifs ».

Esquisser, la silhouette de chacun d'eux deviendrait une suggestion fastidieuse. Il y a parmi eux beaucoup de gens que le malheur a frappés, que l'adversité a visités et qui n'ont pas eu la force ni la volonté de réagir. Ils se sont laissés enliser dans ce terrain mouvant de l'insouciance et de l'atonie. L'habitude de la misère sordide s'est installé en eux. Elle est devenue indéracinable. Il y a quelques paresseux, à qui le travail apparaît comme la suprême punition. Il y a quelques ivrognes pour qui le produit de la « chine » se transforme en quelque litre de rouge bien épais qu'on lampe avec délices au fond d'une casemate. La faune des remparts s'est enrichie momentanément de deux ou trois soi-disant chômeurs. Mais ils ont vite disparu en quête d'un autre lieu plus agréable Et notre « galerie des portraits » ne serait pas complète si nous ne présentions sans trop insister toutefois, la « Vénus des Clochards ». C'est une pauvre fille, de vingt ans d'une laideur repoussante. Au milieu des tas d'ordures et dans l'ombre des casemates elle traîne ses savates éculées et ses bas troués. Elle a les mains noires, le visage crasseux l'œil morne, la lèvre pendant et les cheveux en broussaille. Et c'est elle qui apparaît aux hôtes des remparts comme l'image de l'amour.

Voici donc à peu près terminée notre incursion un peu indiscrète dans le triste royaume de ceux de « la cloche ». Royaume qu'on croyait jusqu'ici intangible et qui pourtant est en train de disparaître. Petit à petit, sous le pic des terrassiers, s'affaissent les talus herbeux sur le versant desquels on était si bien pour dormir en été, s'effondrent les casemates, abris sombres et profonds de ceux qui n'ont pas de logis.

Que feront les clochards quand les remparts auront disparu ? Pas un n'y songe. Pourquoi d'ailleurs prendraient-ils tant de peine à réfléchir si longtemps d'avance. Le moment n'est pas encore venu. Il sera encore temps de songer à une solution à la dernière extrémité.

Pour être digne de faire vraiment partie de la confrérie, il ne faut pas penser à l'avenir. Aujourd'hui on a mangé, ce soir on aura un abri. On est libre, on n'a rien à faire. Tout va donc pour le mieux. Peu importe de savoir si on passera la nuit prochaine sous l'œil clignotant et froid des étoiles, peu importe de savoir si l'on mangera demain.

Marcel VEYRIE.

— FIN —

La police croit tenir l'assassin de la cabaretière lilloise...

...MAIS L'ENQUÊTE DE NOTRE COLLABORATEUR, A LILLE ET A RONCHIN, ÉTABLIT QUE LA FORTE SOMME D'ARGENT TROUVÉE SUR « LE GRAND PAUL », L'HOMME ARRÊTÉ HIER SOIR, LUI APPARTIENT EN PROPRE ET QUE LE SANG QUI MACULE SA CHEMISE EST DU SANG DE POULET

A GAUCHE : Notre collaborateur interrogeant Mme BERNIER, la cabaretière du caféde la place Déliot, où l'homme changea un billet de 1.000 francs. — A DROITE : Le café anciennement « A la Crinoline », à Ronchin, et dit actuellement « Au 421 », où le « grand Paul fut arrêté hier après-midi.

On connaît l'horrible crime de la place de Tourcoing, à Lille. Notre journal a été exactement précis sur les circonstances de l'assassinat comme sur les détails de la découverte du cadavre. Cet événement a vivement ému la population lilloise, sans l'alarmer. Le public sait qu'il peut faire confiance à la police qui veille sur son bien, son repos, sa sécurité. Un crime de cette envergure est rare dans une ville comme notre bonne capitale de la Flandre, où le travail est roi.

Ce qui est plus rare ce sont les imponderables qui s'attachent au lâche assassinat de Mlle Hélène Averlon qui, dans la nuit de mardi à mercredi, fut étranglée, égorgée et volée, dans l'arrière-boutique de son petit café qui forme l'angle, place de Tourcoing, de la rue Henri-Loyer et du boulevard Bigo-Danel.

Le fil de l'enquête s'est normalement déroulé, mais des incidents inévitables le font s'enrouler en un enchevêtrement extraordinaire.

Jamais investigations, recherches et vérifications et les milles riens d'une enquête, n'ont comme en cette occasion, fait dévier, virevolter, commencer et recommencer, faire et refaire démarches et surveillances.

La tâche de la police n'est pas aisée. Les langues ne se délient pas facilement. Il y a forcément des incidents dans l'enquête comme il y en a dans toutes les enquêtes judiciaires.

La journée d'hier a été marquée par un de ces incidents. Il faut se méfier des apparences, de ce dicton, vieux comme le monde, notre collaborateur a fait la preuve éclatante hier soir.

Devant la maison du crime

Passons rapidement sur les recherches des services de la sûreté, hier à Lille, glissons aussi sur « le familier » de Mlle Hélène Averlon, qui a été gardé à vue jeudi, de 9 à 17 heures, sur les vérifications faites de son emploi du temps, sur les confirmations établies, des renseignements bons ou mauvais recueillis sur ce jeune homme.

On conçoit, d'autre part, que l'animation est incessante place de Tourcoing et que personne ne passe à l'angle de la rue Henri-Loyer et du boulevard Bigo-Danel sans s'arrêter pour lire l'avis de faire part des obsèques de la victime qui auront lieu ce matin à 9 heures.

Ajoutons encore que le corps de la malheureuse vieille fille a été transporté hier soir vers 17 heures 30, chez M. et Mme Averlon-Cordonnier, frère et belle-sœur de Mlle Averlon, qui sont cafetiers 46, rue de La Bassée.

Précisons que M. Sabaterie, chef de la Sûreté, et ses collaborateurs n'ont rien négligé, jusqu'à présent pour accumuler dans le dossier de ce crime crapuleux tous éléments susceptibles de faire la lumière sur cette affaire qui, d'ores et déjà, se présente comme devant être la plus ténébreuse qui se puisse imaginer.

Racoleurs

Hier soir à 19 heures, l'enquête piétinait ; c'était du moins l'avis des nombreuses personnes qui stationnaient devant le commissariat central, en quête qu'elles étaient de renseignements positifs. On parlait de chiffonniers qui avaient demandé la chambre du troisième étage que Mlle Averlon s'était décidée à louer, d'un rempailleur de chaises inconnu du quartier et qui s'obstina, un moment, à paresser dans le café Averlon, et enfin d'un client louche qui, vendredi soir, se fit mettre à la porte et tint à examiner, depuis le trottoir, les allées et venues de la vieille fille et à se rendre compte du cycle de précautions qu'elle prenait avant de se coucher. Mais tout cela, ce sont des racontars. Ils valent qu'on les écoute. Ils ne valent pas qu'on s'y arrête.

Devant le commissariat central

Le beffroi de la nouvelle Bourse laissa tomber le petit coup de la demie de sept heures. L'atmosphère fraîchissait. De derrière le monument aux morts, trois inspecteurs de sûreté surgirent, emmenant un homme en tenue d'ouvrier, grisonnant et l'air hagard. Nous le vîmes passer devant nous comme dans un rêve. La salle de garde l'enveloppa de sa nuit, les trois policiers le poussèrent dans l'escalier raide qui accède aux bureaux de la sûreté et nous demeurâmes interdits et un peu décontenancés devant « le Central ». Combien étions-nous ? sept, dix N'importe.

On s'inquiète d'avoir des précisions. Un chef nous renseigne. Voici ce qu'il dit :

— Il semble que nous tenons l'assassin. C'est un chômeur ; il a changé ce matin, place Déliot, un billet de mille francs. Son portefeuille — il l'a exhibé — en comportait une vingtaine. Il a été arrêté à **Ronchin**, dans un café. On a trouvé du sang sur sa chemise...

Nous étions comblés. L'imagination bat la campagne en pareil cas.

— Ce soir nous le gardons pour ivresse manifeste, ajouta notre informateur, nous interrogerons cet homme demain et à fond.

Quel beau titre pour un journaliste ! La police tient l'assassin...

Mais s'il y a erreur ?

Place Déliot

C'est alors que seul de toute la presse je me suis mis en route. Un chômeur ivre ? Où a-t-il été place Déliot ? Dans un café Dans cette place de Moulins-Lille, j'ai questionné trois patrons d'estaminets. Le troisième était le bon. Mme Bernier me reçut aimablement. Mise à l'aise, elle parla :

— Il est venu ce matin, vers 10 heures. Il était mal mis. Un homme l'accompagnait. C'était un cabaretier de **Ronchin**. Ils burent cinq tournées ; l'individu en question voulut en régler trois et devant moi, sans hésiter il sortit de son portefeuille épais, un billet de mille francs. J'ai regardé le client. Il ne comprenais pas. Il s'était dit chômeur. Il voulait que je boive ainsi que les autres clients qui étaient là. J'ai trouvé ça louche. Je l'ai dit à mon mari J'ai même ajouté : « Si c'était l'assassin de la vieille fille? » Je suis allée changer le billet au tabac du coin. J'ai rendu la monnaie.

Il a pris la poignée de billets, l'a froissée dans sa main et a engouffré le tout dans sa poche J'étais sidérée.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Je l'ai laissé partir, puis j'ai envoyé mon mari à Ronchin pour qu'il essaye de savoir quoi...

— Il y est allé ?

— Oui.

« A la Crinoline »

Le mari me raconte sa visite au café portant, anciennement, l'enseigne « A la Crinoline » et actuellement appelé Estaminet du 421. Il est revenu place Déliot avec la certitude que le client-crésus était l'assassin de la cabaretière. Je me suis rendu à Petit-Ronchin. Au delà de l'église près du petit cinéma « Le Quatre Cent Vingt-et-Un » reçut ma visite. Le patron était là. Je le laissai parler :

— Ce matin « le grand Paul » est venu. Il m'a raconté ses malheurs. Il avait, soi-disant, perdu ses papiers, s'était « chamaillé » avec sa femme et avait emporté tout l'argent de la maison.

— Combien ?

— Une quinzaine de mille francs.

— D'où les tenait sa famille ?

— De l'assurance... Suites d'un accident d'auto.

Je m'enquiers de l'adresse du « grand Paul »... 90, rue du Centre, à Ronchin.

Rue du Centre, à Ronchin

M'y voilà. La femme et la fille aînée sont à la fenêtre.

— M. Paul V...

— Oui M'sieu.

J'entre. Femme et cinq enfants, tous apeurés, m'entourent. Une fille pleure, la mère tremble, les autres se tiennent dans un coin, étroitement serrés.

Les taches de sang

Je m'inquiète, oh ! prudemment, du papa.

— Il est parti ce matin avec quatorze mille francs, mais oubliant ses papiers que voilà, et tout ça, pour des riens. Nous ne savons plus rien. Nous craignons un malheur.

— Cet argent ?

— Il l'a touché par l'assurance il y a près d'un an ; je l'avais mis de côté pour nous tous.

— La police n'est pas venue aujourd'hui ?

— Non.

— Mercredi soir, où était votre mari?

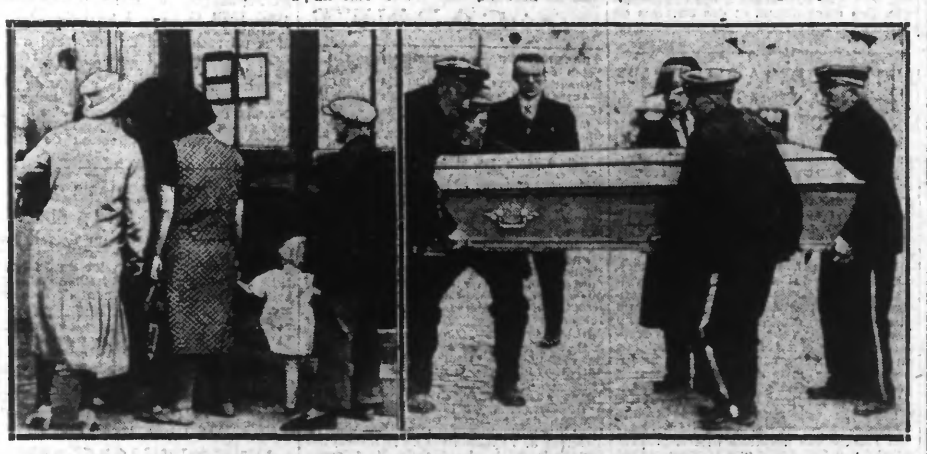
— A la maison. Il n'est pas sorti. Il a fait la lessive toute la journée. Le soir, il s'est couché à 21 heures.

— Il s'est blessé dernièrement ?

— Non.

— N'avait-il pas du sang sur sa chemise ?

— Peut-être. Il a tué, mardi matin, un poulet chez une voisine, Mme Bluw. Il ne s'est pas changé depuis.



A GAUCHE : Les curieux passant place de Tourcoing, s'arrêtent pour lire la lettre de faire-part annonçant les funérailles de Mlle Hélène AVERLON. — A DROITE : Le cadavre de la victime mis en bière, transporté 46, rue de la Bassée, hier après-midi.

La voisine, interrogée ensuite et un peu interloquée par l'imprévu de notre question, confirme le fait.

Alors ?

Simple hommage à Bacchus

Alors « le Grand Paul » n'est pas coupable. On ne peut lui reprocher que le délit d'ivresse manifeste.

M. Sabaterie, chef de la Sûreté, a trop d'expérience et d'intelligence pour garder plus longtemps un homme qui a bien le droit de disposer de son argent, de tuer le poulet d'une voisine et de rendre à Bacchus l'hommage, qu'à son sens, sa fugue justifie.

Cet homme avait pourtant les apparences contre lui. Je frémis en pensant, que si le temps m'avait manqué d'effectuer cette rapide et édifiante enquête, que si je n'avais pas eu le scrupule de donner aux lecteurs de notre journal une information rigoureusement exacte, j'aurais pu accuser, moi aussi, un pauvre type qui a des ennuis de famille qu'il a noyé dans le vin.

Ah ! combien il faut se méfier, et de la chaleur, et des apparences. FRED

LE CABINET ESPAGNOL A DÉMISSIONNÉ

On mande de Madrid que le gouvernement espagnol a démissionné, parce qu'il a estimé que le Président de la République lui avait retiré sa confiance.

On croit que M. Lerroux acceptera de constituer le nouveau ministère.

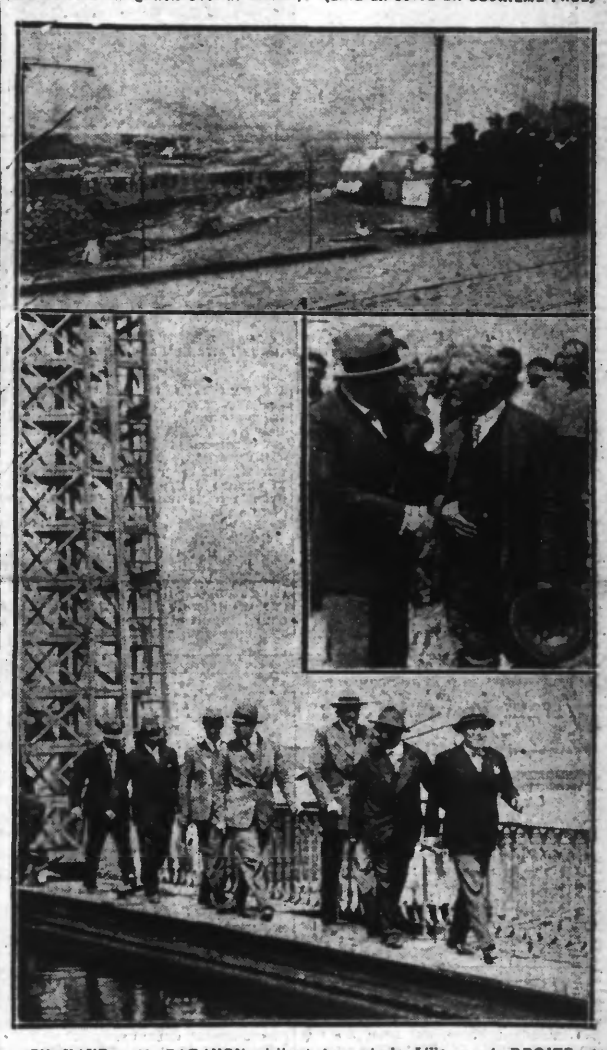
LE VOYAGE DU MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS DANS LA RÉGION DU NORD

M. PAGANON a visité par le détail plusieurs canaux et parcouru rapidement les installations maritimes de Dunkerque et Calais

Cette seconde et dernière journée d'études du ministre des Travaux publics, qui a regagné Paris hier dans la soirée, a surtout été consacrée à la visite du réseau fluvial qui dessert directement d'importantes mines. Quand on voit les prix de charbons au carreau de la mine et ceux qu'ils atteignent lorsqu'ils parviennent au consommateur de la région parisienne, par exemple, on s'aperçoit qu'ils sont lourdement grevés par des frais de transport. Que ce soit par eau ou voie ferrée, il faut, a déclaré le ministre, arriver à de sérieuses compressions des prix de transport. Il faut pour cela une compréhension réciproque, une collaboration réelle entre les organisations minières, les chemins de fer et les services de la navigation. Près de Bauvin, à un nœud fluvial important, un commentaire démonstratif a été fait des améliorations de tous ordres à apporter.

M. Paganon a quitté Lille à 8 heures. Il était accompagné de M. Langeron, préfet du Nord ; de MM. Valensi et Morane, secrétaire particulier et chef adjoint du cabinet du ministre ; Wattier, directeur des voies navigables; Javary, directeur général de la Compagnie du Nord; Heduy, ingénieur, chef des services de la navigation ; Parent, vice-président du Comité des Houillères et des directeurs au ministère et ingénieurs qui accompagnent le ministre depuis son départ de Compiègne.

(LIRE LA SUITE EN DEUXIÈME PAGE)



EN HAUT : M. PAGANON visitant le port de Lille. — A DROITE, en médaillon : Le ministre s'entretient familièrement avec un chef du chantier de Copenaxfort. — EN BAS : A Arques, sur la passerelle inférieure de l'ascenseur des Fontinettes.

A TRAVERS LA ZONE - ROUGE

Quinze ans après la guerre, 1.000 kilos d'engins sont encore quotidiennement récupérés par les artificiers

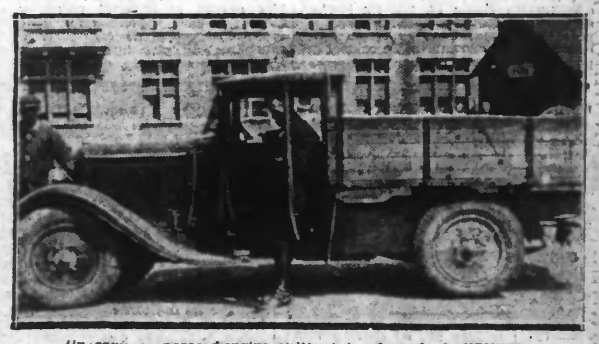
Le 8 avril dernier, nous relations dans ses tragiques détails, l'horrible accident mortel survenu à trois jeunes gens d'*Auchy-les-Mines* qui, dans leurs moments de loisir récupéraient la poudre et les pièces de cuivre ou d'aluminium des engins de guerre qui traînaient encore dans la zone rouge.

Nous faisant l'interprète des habitants d'Auchy, nous demandions alors que l'autorité militaire veuille intervenir au plus tôt afin de débarrasser les terres des obus de tous calibres, des bombes, des grenades qui, par centaines, jonchent toujours le sol et sont cause d'accidents qu'il faut à tout prix empêcher de se produire. Notre appel — celui de la population d'Auchy-les-Mines — n'est pas resté sans suite.

Le parc d'artillerie de la première région (Douai) a, en effet, invité l'entrepreneur concessionnaire, M. Berge, d'Arras, à redoubler d'activité afin de récupérer sur les terres du Nord et du Pas-de-Calais tous les engins qui pourraient encore s'y trouver.

Six camionnettes, accompagnés d'un personnel spécialisé, parcourent chaque jour toute la région et, quotidiennement, déversent au dépôt d'explosifs de *Vendin-le-Vieil*, un poids moyen de 4.000 kilos d'engins.

C'est 7.000 kilos d'obus, de bombes et de grenades que l'un des artificiers de M. Berge a découvert récemment sur le territoire d'Auchy-les-Mines ; c'est 1.200 kilos d'engins que ce même artificier, M. Nicolas Petritcenko, a fait charger hier matin sur sa voiture, après quelques heures passées à *Laventie*. Dans l'auto, un obus de 420, voisinant avec deux ou trois énormes bombes antitanks, avec des bombes à gaz de tous calibres, avec des grenades de types divers.



Un camion chargé d'engins quittant la place de LAVENTIE

Après avoir déposé son chargement au dépôt de Vendin-le-Vieil où, tous les mercredis, les artificiers procèdent aux explosions, M. Nicolas Petritcenko poursuivait hier sa randonnée de récupération à travers les communes de *Sailly-sur-la-Lys*, *Fleurbaix*, *Violaines*, pour atteindre aujourd'hui *Thélus* et s'attaquer ensuite aux environs d'*Arras*.